

Si la charité publique ne vient à leur secours, on ne sait comment ces affamés vont pouvoir se tirer d'affaire. Hélas ! il en sera d'eux comme des malheureux incendiés du Michigan. On ne fera rien pour eux, et, pendant qu'ils mourront de faim, à New-York on dansera et l'on s'amusera, et la Patti continuera de ramasser beaucoup d'argent.

ANTHONY RALPH.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES

Les négociations pour un traité de commerce entre la France et l'Angleterre, qui duraient depuis dix mois, ont été définitivement rompues. Comme il fallait cependant faire un arrangement quelconque, il a été décidé d'offrir à la Grande-Bretagne les clauses du traité de commerce de la nature la plus favorisée. Le *Times* se déclare parfaitement satisfait de cette concession, mais il ajoute avec beaucoup de sens : "Pourquoi ne nous avoir pas proposé cela tout d'abord ?"

Il y a un fait singulier à noter dans toutes ces négociations, c'est que le gouvernement de la République actuel et ses prédécesseurs voulaient négocier un traité en inclinant le plus possible du côté du libre-échange, car tous les hommes d'état français avancés sont libres-échangistes, mais la Chambre ne l'entendait pas de cette oreille, pas plus que les bureaux de commerce, et les hommes qui sont censés conduire l'opinion ont dû céder aux protectionnistes du pays.

L'Empire, qui s'était trouvé dans la même position en 1860, lors de la négociation du traité de commerce, Cobden avait passé outre et fait les concessions que l'on connaît au libre-échange. Il est singulier de voir que le despotisme de Napoléon III ait été plus favorable aux idées commerciales, que les hommes du jour regardent comme avancées, que le régime actuel, que l'on nomme l'ère de la liberté.

QUATRE ANNÉES DANS LE MONDE

(Suite)

30 avril.

MA CHÈRE AMÉLIE,

Ta dernière lettre m'a apporté un rayon et comme une émanation du printemps. Ton aimable gaieté, en effet, me semble empruntée aux gazouillements des oiseaux revenus de l'exil ; et, franchement, j'ai regretté de ne pouvoir, de mon côté, trouver auprès de ces joyeux bardes des inspirations aussi agréables.

Le retour de la belle saison, ma chère, n'a pas exercé sur mon esprit l'heureuse influence des années passées. Au lieu de prêter l'oreille, comme toi, au murmure du ruisseau limpide, je me suis surprise à écouter le bruit saccadé de la hache s'abattant sur notre antique cathédrale.

Car, Amélie, tu sauras que, poussés par l'amour inné de la conservation, mes cooparoisien ont décrété dernièrement la démolition de leur temple. L'asile de la prière, s'inclinant trop respectueusement sous les rafales de la brise, menaçait, vois-tu, de se changer pour nous en tombeau. D'ailleurs, après avoir contemplé à satiété les chefs-d'œuvre de l'art antique, telles que les cariatides, les galeries, etc., dont je te donnais, l'autre jour, une pâle description, on optait, avec raison, pour un édifice d'un style plus moderne. C'est ce qui explique pourquoi, en parcourant mon village, l'œil de l'antiquaire cherche en vain le vieux beffroi qui dominait la pauvre église. Une masse de débris informes, des bancs vermoulus auxquels les démolisseurs n'ont pas encore voulu s'attaquer, l'ancienne cloche, qui continuera, par ses sons si harmonieusement tristes, de nous parler du passé : voilà maintenant tout ce qui nous rappelle l'âge d'or de notre bon curé, M. B...

Quelques-uns pourtant, chère amie, espéraient s'agenouiller quelque temps encore dans l'enceinte de notre temple. Ils voulaient dire un long adieu à ses pauvres murailles, témoins secrets de tant de vœux, mais vain espoir ! Sans pitié pour leurs prières, le marteau—cet ennemi déclaré des souvenirs—a pris, ce semble, un malin plaisir à opérer son œuvre de destruction. Pendant six jours, se raillant des échos qu'il éveillait dans certains cœurs, il a frappé sur les reliques du passé, devenus pour plusieurs des objets familiers et chers.

Malgré ma prédilection pour le beau appliqué au culte divin, j'ai éprouvé, comme je te le disais tout à l'heure, un sentiment pénible en voyant s'écrouler ce vieux monument de la piété publique. Il me semble que c'est une amie qui vient de me quitter, qu'un lambeau de ma vie est parti avec chaque pierre tombée de l'édifice sacré. Enfant, j'y apportais le bonheur confiant de mes jeunes années ; plus tard, j'y venais consacrer, en l'offrant à Dieu, la fraîcheur de mes printanières illusions ; jeune fille, j'y ai médité sur les devoirs de la vie sérieuse, et parfois, en face de la froide réalité—pourquoi te le cacherais-je ?—j'y ai laissé tomber de brûlantes larmes. Dans cette solitude, mes vœux, ce semble, ont toujours paru mieux abrités, mes prières

moins distraites, mes soupirs s'y sont exhalés plus librement, et je me demande s'il en sera ainsi dans l'église qui s'élèvera bientôt sur les ruines de l'ancienne, quand les regards, peu habitués au luxe de l'ornementation, s'arrêteront, éblouis, sur des décorations nouvelles, la majesté de la nef, la légèreté des colonnes, les gracieux contours des arcades et de la voûte.

En attendant, chère Amélie, les élans de la ferveur populaire se trouvent resserrés entre les murs dépouillés et sombres d'une sacristie où rien ne nous parle de ce que nous avons perdu, où la prière à Marie ne peut s'adresser à la plus humble statue, où les distractions semblent se multiplier avec les grains de poussière qui font l'unique ornement de notre église provisoire.

Malgré l'exiguïté de ce temple improvisé, mon élégante cooparoisienne, Mlle Dutier (qui, entre parenthèse, arrive de la ville), y était, dimanche dernier, les plis longs et flottants d'un magnifique costume de velours brun, rehaussé par des gants vert olive, un splendide fichu de la même nuance et un voile d'une blancheur éblouissante. Selon quelques-uns, cette toilette riche, mais d'un goût douteux, est une dernière concession aux faiblesses de la vanité, car, dégoûtée d'un monde qui n'a pas répondu à l'ardeur de ses aspirations, la pauvre Angélique doit bientôt cacher ses attraits fanés sous le voile de la religieuse.

Mieux vaut tard que jamais, sans doute, mais, pour ma part, Amélie, je suis une âme de peu de foi et ne crois que lorsque je me heurte aux faits. J'attends donc, pour entonner le *Credo*, que la bure succède au velours et que le vieil oiseau laisse définitivement nos bosquets.

C'est là la grâce que je me souhaite de tout mon cœur.

Ton amie affectionnée,

MARGUERITE DESCHAMPS.

(A suivre)

ÉCHOS D'OTTAWA ET DE QUÉBEC

Et le budget. Où en est-il ? Le malheureux, on le discute toujours ! Doit-il être assez ennuyé ? Les journaux de la capitale ont annoncé la fin des débats pour jeudi dernier, mais ils ne s'étaient pas renseignés auprès des députés, car ils auraient pu constater qu'un bon nombre d'entre eux étaient encore gonflés de discours. Une fois les *speeches* finis sur l'ensemble du budget, ne croyez pas que tout sera terminé. Il est probable que l'on proposera des amendements qui rallumeront le feu sur toute la ligne. Il est évident que les deux partis se préparent à livrer bataille sur cette question aux prochaines élections qui auront lieu les uns disent en 1882, et les autres en 1883.

A part le budget, dont tous les crédits attendent un par un le vote de la Chambre, il y a devant nos législateurs cent neuf projets de lois qui n'en sont qu'à leurs premières épreuves. Si les députés ont flâné un tantinet aux premiers jours de la session, ils vont être obligés de se donner un mal atroce pour rattraper le temps perdu. Ils ont déjà commencé ; une des dernières séances n'a été levée qu'à quatre heures du matin.

* *

Jeudi dernier, un bon nombre des collègues de M. Alonzo Wright lui ont présenté, à la chambre de l'orateur, son portrait, une lithographie des mieux réussies. M. Casgrain, M. P., et M. Kirpatrick ont lu une adresse de félicitations. M. Alonzo Wright est un des députés les plus populaires de la Chambre. Nous aurions voulu publier son portrait dans le numéro de ce jour, mais il nous a été remis trop tard. Ce sera pour la semaine prochaine.

* *

Les députés ont profité du congé de samedi pour faire une excursion à Kingston. L'hon. M. Caron avait mis à leur disposition un train spécial, dans lequel prirent place environ 250 personnes. Le train a quitté la gare à neuf heures a. m., et est arrivé à Kingston à une heure. Les voyageurs ont lunched à l'hôtel-de-ville et ont ensuite visité l'école militaire, but du voyage. A six heures, les excursionnistes remontaient en voiture pour la capitale, où ils arrivèrent à minuit, enchantés de la charmante journée que leur avait fait passer le ministre de la milice.

* *

A Québec, le parlement ne s'est pas encore mis à la besogne. On s'attend à des débats intéressants sur la question de la vente du chemin de fer provincial. Toute l'attention se concentre sur cette affaire qui intéresse à un si haut point nos finances provinciales, et nous oserions dire l'avenir de notre province.

Trois Canadiens-Français, qui habitent les Etats-Unis, ont été élus membres du conseil municipal de Lewiston, Maine : messieurs J. D. Montmarquet, Magloire Phaneuf et J. E. Cloutier.

LES FEMMES CANADIENNES AVANT LA CONQUÊTE

(Traduit de l'anglais pour *L'Opinion Publique*)

Les femmes du Canada ont vraiment raison de se féliciter. Le destin leur a été favorable en leur réservant un avenir tranquille et leur voie est dans la paix comme celle de la sagesse, selon la parole du sage. Elles sont, sans doute, assujetties aux misères communes à toute l'humanité. Mais, de nos jours, elles sont heureuses en ceci : la musique militaire n'appelle pas aux champs de batailles leurs maris et leurs fils ; aucun ennemi ne menace le bien-être de leur pays ; elles n'ont en perspective ni privations, ni longs sièges, ni marches forcées, ni fuites précipitées pour gâter tout le bonheur de leur vie.

Bien moins favorable était la situation des femmes des premiers colons canadiens, vivant dans ce pays qui est à présent la Puissance du Canada, avant la conquête par l'Angleterre. Elles avaient à lutter et à souffrir. D'abord, les premières femmes établies en Canada durent faire leur part de résistance contre les attaques des tribus indiennes ennemies, et il se passa bien du temps avant que la femme du colon français pût se retirer le soir avec la certitude que son sommeil ne serait pas troublé par le cri de guerre des sauvages. Le milieu du dix-septième siècle fut une terrible époque pour ceux qui étaient faibles de corps et pas très forts au moral. C'est alors que les Iroquois, fiers de leurs victoires sur les Hurons, et avides de nouvelles gloires, songèrent aux colons envahisseurs, attaquèrent les labourers dans les champs, les femmes dans leurs demeures, et tous les établissements isolés qu'ils pouvaient trouver. Un écrivain du temps disait : " Ces sauvages nous laissent à peine un jour de repos sans alarmes. Ils sont toujours sur nos frontières. Pas un mois ne se passe sans que, sur notre tableau de mortalité on n'ait à indiquer en traits de sang les ravages mortels de leurs incursions." La lutte dura des années. Nul homme, nulle femme n'était en sûreté. Cachés derrière les rochers, parmi les buissons et même dans les arbres, les rusés Iroquois prenaient les Français, hommes ou femmes, pour but, et les tuaient sans miséricorde. Il n'est pas étonnant que beaucoup de dames ne voulurent jamais faire un séjour prolongé dans la colonie.

L'histoire nous dit que la femme de Champlain n'y resta que très peu de temps, quoique son mari aimât beaucoup le pays. Les sauvages n'avaient pas encore montré toute leur méchanceté, lors de son séjour, mais cette dame qui avait été élevée délicatement et mariée jeune, ne put supporter ni les rigueurs du climat ni l'atmosphère menaçante des sauvages ; après quatre années de séjour dans le pays, elle retourna en France auprès de ses parents, qui étaient protestants, et chose étrange, avec l'argent que son mari lui avait donné lors de leur mariage, elle fonda un couvent d'Ursulines. Elle y entra sous le nom de Ste-Hélène de St-Augustin et elle y mourut religieuse en 1654. Mais il y eût dans les premières années du dix-septième siècle des femmes distinguées qui eurent confiance dans le succès de la colonie française en Amérique. Et elles manifestèrent leur confiance en dépensant pour elle une grande partie, sinon toute leur fortune. La marquise de Guercheville établit les jésuites au Port Royal. La duchesse d'Aiguillon, nièce du grand cardinal Richelieu, fonda l'Hôtel-Dieu de Québec, en 1639, et dans la même année, une veuve, madame Lapeltre y fonda le couvent des Ursulines dans lequel elle se retira. Vingt ans plus tard, deux dames fondèrent l'Hôtel-Dieu de Montréal, et dans la même année, la sœur Bourgeois, native de Troyes, fonda le couvent de la Congrégation de Notre-Dame, pour l'éducation des jeunes filles. Une autre dame encore donna sa fortune pour des œuvres semblables. Madame d'Ailleboust, femme du gouverneur de ce nom, mourut très riche vers le milieu du dix-septième siècle, et lors de sa mort, elle divisa sa fortune entre deux couvents de Québec, l'Hôpital-Général et l'Hôtel-Dieu. Mais revenons aux épreuves et aux tribulations des femmes du Canada avant la conquête.

La condition des femmes sauvages du Canada était semblable à celle des femmes des tribus nomades du Nord-Ouest aujourd'hui. Elles étaient les esclaves des hommes qui se trouvaient trop nobles pour travailler et chargeaient leurs femmes de tous les travaux domestiques les plus pénibles et les plus fatiguants. Le temps et la civilisation ont amélioré leur sort dans l'est de la Puissance, mais la femme sauvage n'a pas encore la place qu'elle mérite. La vie de la femme sauvage était exposée à autant de dangers que celle de sa sœur blanche en Canada. Leur vie errante n'était pas favorable à leur santé, et le prolongement de leur existence dépendait du plus ou moins d'estime que leurs maris avaient pour elles, et de la force militaire de la tribu. Les femmes sauvages, dit-on, aimaient l'eau de feu autant que les hommes. Ce goût pour les liqueurs fortes et la conduite imprudente d'une femme blanche, furent la cause d'un grand trouble dans la colonie. C'est un fait à l'appui—sans être une preuve—du vieil adage : " Cherchez la femme." Le baron Avaugour était alors gouverneur du Canada, et Mgr Laval le premier dignitaire ecclésiastique du pays. Entre les deux autorités